

L'anomalie du champ géomagnétique

URS MANNHART

Cette locomotive, son tronc lourd qui grince et gémit, comment cette vieille loco est plantée là, dans la touffeur d'un soir d'été, sous des frêles caténaïres et une lune trop pleine, prisonnière des lignes de mercure des rails déserts qui fuient vers le sud. Pas de conducteur de train, pas de personnel, pas un mouvement dans tout Domodossola, seul ce locotracteur dans la lente et imperceptible avancée de la nuit. Sur la voie d'en face, des wagons vides, figés, le tout comme derrière des dunes, enfoui, à peine un souffle de vent, seulement ce locotracteur secoué par son moteur diesel et le sombre ronronnement.

Désemparé, tu te tiens sur le quai de gare, sur l'asphalte craquelé où l'herbe a entrepris de pousser, une herbe sèche couleur sable, des mégots coincés entre ses brins. Les touffes attendent la prochaine averse encore lointaine et chaque heure qui passe les confond un peu plus avec le revêtement couleur terracotta, craquelé comme le sol sans sable du désert du Lob Nor, roussi par l'épée d'acier du soleil, balayé par des rouleaux de vent brûlants. Pourtant, ici à Domodossola, il tombe bien parfois quelques gouttes, quand le buffetier apparaît sur le quai avec son baquet rouge et qu'il déverse l'eau de vaisselle noir mat et sans mousse sur le ballast jonché de déchets, éclaboussant les alentours.

Elle sent la levure et tu le lui as dit d'emblée.

Les mains dans les poches, la tête dans les souvenirs, tu quittes le quai désert, retournes au buffet et t'assieds derrière ta tasse vide, à la chaise qui t'est échue. Tu viens toujours ici, achètes un petit bout de papier à la caissière qui s'ennuie derrière son guichet, l'échange contre un cappuccino auprès du buffetier, le blondinet, du moins d'habitude c'est le blond qui te sert, soupçon de barbe clairsemée, chemise blanche, la cravate bleu ciel enfoncée dans le tablier noir, ses doigts qui flottent et virevoltent dans un royaume de robinets, de vaisseliers ventrus et de vitrines réfrigérées, et dans son dos les emballages noir et or qui brillent, *Gran-Moka*, l'écriture élégante. Quand on en vient au cacao, le blond se montre radin. À chaque fois, il te présente ton capuccino sans l'avoir saupoudré de cacao. La mousse de lait immaculée devant toi, tu fixes le buffetier jusqu'à ce qu'il te glisse par-dessus le comptoir un sourire qui t'élève au rang de connaisseur. Puis, en un tour de main, il fait pleuvoir juste ce qu'il faut de poudre brune. Tu emportes ta tasse sur le quai de la voie une, t'installes sur la chaise en plastique, la vue sur les garde-frontières, sur ces deux uniformes richement décorés qui poussent la loi à travers les wagons comme des chiens de berger leurs brebis dispersées à travers d'étroites gorges. Tandis que les wagons sont à l'arrêt, le temps de remplacer la locomotive suisse par une italienne, deux univers électriques incompatibles, courant continu remplace courant alternatif ou l'inverse, ceux-là chassent la loi d'un compartiment à l'autre, effectuant comme pour se divertir çà et là un contrôle – d'où ton capuccino.

Mais la locomotive italienne ne vient pas, ce soir la manœuvre n'a pas lieu, rien ne bouge, absolument rien, pas même les garde-frontières. Il n'y avait presque personne dans le train, les quelques passagers restés après Brigue sont tous descendus à Domodossola, laissant derrière eux les wagons vides et sombres. Qui étaient censés t'amener à elle. Dans neuf heures, tu l'embrasseras, lové en elle, tout sera proche et palpable, les pains brûlants tout juste sortis du four, et impossible d'imaginer autre chose, en dépit de tout. La distance, le dictionnaire, la barrière de la langue, tous ces trajets, ces déchirures, un week-end sur deux les heures qui se dilatent dans le train, baisers télécommunicés et bafouillages épistolaires. Transport amoureux. L'avenir, rien qu'une brume lointaine qu'aucun regard ne peut atteindre. Elle dans la boulangerie, entre pâtes fraîches et pains qui fument sur les tables en bois, et toi sorti d'à peine quelques centimètres des études, un de ces travailleurs à temps partiel, occasionnels et surqualifiés; protéines membranaires, ponts disulfures intermoléculaires, immunoglobulines polymères du lait de vache, tout le jargon de ta spécialité. Un chimiste ali-

mentaire employé comme manœuvre de chantier, comme enquêteur dans un institut de sondage. Combien de cigarettes, quand fumez-vous, avez-vous dernièrement changé de marque? De plus en plus souvent, tu remplis toi-même les questionnaires; ton travail, un simulacre, tu fais seulement comme si, et l'argent n'est rien que ce montant à tout juste quatre chiffres sur ton extrait de compte.

Pasta di semola di grano duro. Elle n'a jamais compris ce que des œufs venaient faire dans les pâtes.

Tout est conforme aux apparences. Il ne se passe rien avec tes wagons vides, on ne prend même pas la peine de les déplacer. Point mort, le trémolo du locotracteur diesel. Pourtant, tu devrais bientôt être à Milan, dans ce majestueux hall de gare où tu te frayas un chemin sur le quai de la voie seize, à travers la foule agitée des voyageurs et de leurs proches, longeant les voitures jusqu'à la tête du train, tu cherches ton wagon-lit, *carrozza letti* pour Roma-Ti-burtina. Rester encore un peu avec les fumeurs à côté du train, repousser quelque chose d'indéfinissable, s'attarder une demi-douzaine de minutes encore sous l'imposante voûte céleste, faire des observations futiles, alimenter les sens en bruit et lumière jusqu'au moment du départ, jusqu'à ce que tu t'introduises dans le wagon, dans le couloir large comme tes épaules où il y a beaucoup moins de monde que quelques minutes plus tôt, quand le passage était complètement bloqué par les voyageurs, dont la plupart se sont maintenant installés, ont trouvé leur place. Comme le cours aléatoire des réservations réunit grand-mères aux membres fatigués et préadolescents surexcités et comme ils s'accommodent, d'eux-mêmes, du rideau qui ne ferme pas, de la lampe défectueuse, de l'échelle qui ne veut pas rentrer dans le rail, de tout ce monde matériel, sympathique et rétif, qui ne fonctionne qu'à moitié, mais avant tout d'eux-mêmes, comme ils s'accommodent et se réconcilient. Entrer dans cet univers du sommeil séparé par une porte coulissante et subdivisé en trois étages, trouver un compartiment relativement calme, mais jamais ou presque jamais vide, car un compartiment dans lequel il n'y aurait rien ni personne, sinon le silence plongé dans le reflet delphien de la lumière douce et le pneuma aigre-doux du voyage nocturne à jamais enfermé, transpiré dans le vieux capitonnage, un tel compartiment est très rare. Tu plonges à l'intérieur. À hauteur de poitrine, la couchette du milieu, grabat du demi-sommeil sur lequel tu reposes, quand c'est possible, la tête côté fenêtre, pour que ton regard ait un point de fuite, pour que la mauvaise isolation t'apporte de l'air frais qui sinon se fait vite rare, surtout en bas où sont posées les chaussures. Tu pincas les coins du drap de lit pour l'étendre, de façon approximative seulement, car cela fait longtemps que tu n'essayes plus de saisir la coupe et le pli de ce tissu. Sac et journal, tes cliques et tes claques, tu les déposes sur ta couche spartiate et retournes dans le couloir. Se tenir à la fenêtre ouverte, assister aux derniers préparatifs des contrôleurs sur le quai, comment ils mettent de l'ordre dans leurs papiers, indiquent d'une main calme la bonne voiture aux derniers retardataires qui agitent billets et réservations et, enfin, brandissant la lampe de poche au-dessus du quai infiniment long, comment ils donnent le signal du départ.

Tu jettes un œil sur l'horloge de gare qui n'est pas une véritable horloge de gare. Pour toi qui a appris à prendre le train en Suisse, il ne peut exister qu'une seule horloge de gare: celle dont la trotteuse est ronde et toujours un peu trop rapide, de telle sorte que, arrivée tout en haut, elle est obligée de s'arrêter un court moment pour attendre l'aiguille des minutes. C'est, à ta connaissance, la seule montre sur laquelle le temps s'arrête à intervalles réguliers, la seule qui pendant un instant fait dérailler le temps, le transforme en un point rouge qui avance en glissant et s'interrompt au zénith. Sur les horloges italiennes, pas de trotteuse, rien ne bouge. Point mort. Comme ici. La locomotive italienne fait défaut, les annonces par haut-parleur font défaut, les autres voyageurs font défaut, un trou noir, aujourd'hui Domodossola n'est rien qu'un trou noir ferroviaire, une de ces inconcevabilités dont il y en avait un à l'école qui discourait sans cesse: les nébuleuses, la ceinture d'astéroïdes et surtout ces trous qui engloutissent l'espace-temps, des divagations scientifiquement prouvées qui, aujourd'hui encore, te passent par dessus la tête.

Elle s'appelle Elisa, tu l'appelles Louise. Elle ne sait pas que tu viens, tu ne veux pas lui téléphoner même si tu supposes qu'elle a déjà essayé de te joindre plusieurs fois.

Extrait du roman «Die Anomalie des geomagnetischen Feldes südöstlich von Domodossola» (*L'Anomalie du champ géomagnétique au sud-est de Domodossola*), choisi et traduit de l'allemand par Raphaëlle Lacord.

biblio

Bergsteigen im Flachlan

Seession, Zürich 2014.

Die Anomalie des geomagnetischen Feldes südöstlich von Domodossola

Bilger, Zürich 2006.

Luchs

Bilger, Zürich 2004.



bio

L'AUTEUR Urs Mannhart, né en 1975 dans le canton de Berne, a travaillé comme coursier à vélo et veilleur de nuit avant de se tourner vers l'agriculture biologique. *L'Anomalie du champ géomagnétique au sud-est de Domodossola* raconte un amour transalpin: alors qu'il souhaite rejoindre sa bien-aimée à Rome en train de nuit, le narrateur se retrouve bloqué en gare de Domodossola, la faute à une grève des chemins de fer italiens.

Son premier roman, *Luchs*, est une immersion dans la vie du lynx, de ses défenseurs et de ses opposants, dans l'Oberland bernois. *Bergsteigen im Flachland*, son dernier livre, a obtenu le prix Conrad-Ferdinand-Meyer. Pour ses reportages, il voyage à travers les Balkans, la Russie et la Chine.

LA TRADUCTRICE Née en 1987 au Luxembourg, Raphaëlle Lacord a fait des études de lettres à Lausanne et à Paris. Elle travaille actuellement à la traduction du roman *Immer ist alles schön* de l'écrivaine suisse-allemande Julia Weber (Prix Terra Nova 2018). Depuis février 2018, elle collabore à l'édition des œuvres complètes de Gustave Roud au Centre de recherches sur les lettres romandes de l'Université de Lausanne. Pour sa traduction de l'extrait de Urs Mannhart publié ici, elle a bénéficié du mentorat de Marion Graf. Elle s'exprime sur ce travail dans un texte à lire sur notre site.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cèrtli, de l'Association [ch]litterature.ch et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.